

MAURICE RHEIMS

*de l'Académie française*

Pour l'amour  
de l'art...

*nrf*

GALLIMARD











## PRÉFACE

OU

NEUF CARTES POUR MON TAROT...

*L'Art, autant que son demi-frère le Beau, aime que l'on prononce son nom. Mais tente-t-on de l'épeler que, dès la première lettre, il dresse l'oreille ; à la seconde, il affirme que la tête lui tourne ; articulez la troisième, il s'insurge arguant tel le saint mot d'Elohim qu'il ne doit être proféré par personne. Trois lettres semblables à des initiales : la première pour Amour, la suivante pour Rêverie, la dernière pour Transcendance — qui, rassemblées, s'offrent alors à chacun de nous au gré de notre sensibilité, de notre goût, un peu comme des images pieuses, sinon qu'en place de nous promettre des béatitudes, ces choses belles, sans avoir pour autant le pouvoir de rendre nos vies moins éphémères, contribuent au moins à affûter notre sens du Beau.*

*De la sorte, se jouant des temps, des chronologies, l'Art n'aurait alors d'autre but que de calmer les angoisses de ceux qui redoutent que tout finalement ne soit que chaos.*

*Dès notre plus jeune âge, souvent inconsciemment, on nous a appris à ne pas dissocier l'art de l'histoire ; que, l'un et l'autre se déplacent sur des rythmes semblables ; histoire que l'on dévorait dans Mallet et Isaac, sorte de galette des rois où, en guise de fête, l'élève se délectait du spectacle de sainte Blandine dévorée par les lions, de Frédégonde administrant ses maris, de la pure et noble Jeanne au bûcher, de ces sans-culottes qui couraient à la Bastille — faisant fi de la maigre mitraille qui ennuageait le sommet des tours —, suit la retraite de Russie et le Rêve passe ! Images désuètes d'une petite histoire, fruit d'une peinture anticomane, celle des Paul Delaroche, des Paul Baudry, des Cabanel, des Jean-Paul Laurens, des Jules Breton ; c'est sur ces toiles, honneur des Salons*

d'avant 1914, que tant de petits Français ont appris « l'histoire » — j'en suis ; on jugera du sérieux de mes connaissances. Tout alors est étonnamment mêlé, l'anecdote à la réalité, le légendaire à l'épopée ; peintures pas si innocentes qu'il y paraît, qui, tels les petits dieux antiques sur qui les Romains fondaient leur vie quotidienne, pourraient bien, elles aussi, jouir de certains pouvoirs dont celui de désarmer par le rire tant plusieurs apparaissent niaises, des divinités particulièrement hostiles.

Je n'ai pas la foi. La mort par exemple — il me suffit de pénétrer dans un de ces salons de granit de certaines églises vénitiennes avec leurs milliers de défunts aux visages apaisés, pour que du même coup elle perde son pouvoir terroriste ; de même détournant mes yeux de « L'Ecorché » de Ligier Richier, je les pose volontiers sur cette belle et jeune morte émergeant sur l'étang aux nénuphars, peinte par Millais, chantée par Jules Laforgue. « La sainte et damnée Ophélie a flotté ainsi toute la nuit » ; Ophélie est là, les yeux ouverts. Et si elle dormait, et si, pour l'éveiller et retenir sa curiosité, je retournais les neuf cartes de mon tarot. Il y a là en plus de la mort, la guerre, la maladie, l'argent, un repas exquis avec la femme aimée, Marat dans sa baignoire, Van Meegeren s'essayant à faire des Vermeer, le Cousin Pons comptant et recomptant ses soixante chefs-d'œuvre, la Villa des Mystères de Pompéï : neuf cartes ! Il en manque évidemment ! Peut-être la baigneuse aimerait-elle que je retourne plutôt « l'Art et le Printemps », « l'Art et l'Architecture », « l'Art et les Feuilles Mortes », « l'Art et la Pêche », « l'Art et l'Equitation », « l'Art et les Travers de l'Homme », mais je n'ai aucune prétention à l'architecture, je ne m'y connais pas en arboriculture, le cours des saisons m'indiffère, la pêche m'ennuie, le cheval m'effraie et je n'ai guère de défauts. D'autres feront ça mieux que moi, ainsi le plombier écrira un essai particulièrement remarquable, sur l'Art et le Bidet. Je m'en tiens donc à mes neuf réflexions, j'aime ce chiffre ; en prime, le lecteur trouvera traité ici de « l'Art et de l'Amour » ; pas besoin de titre, mon sujet favori est là présent dans chacune des pages, à chaque ligne : un penchant irrésistible pour la Beauté et la Curiosité.

L'Art ne peut-être qu'amour, lequel amour a volontiers un doigt sur les lèvres ; car ce qu'il vient de voir est si charmant, si secret, si gai, qu'il nous invite, par sa réserve, à venir jusqu'à lui et, le

*poussant des épaules, à regarder à notre tour, par le trou de la serrure. L'Art est curiosité !*

*L'Art, son genre grammatical même a varié ; dans les premiers temps de notre langue, on le découvrait tantôt masculin, tantôt féminin. Sous la Renaissance, ces beaux Messieurs, qui ne pouvaient s'enamourer que de leurs semblables, décidèrent qu'une aussi séduisante et énigmatique entité ne pouvait être que masculine. Ils ont triomphé. Pour moi qui confonds dame et objet, qui m'enflamme également pour l'un et l'autre, je serais plutôt — l'âge m'importe peu — comme Swann qui idolâtrait davantage Odette à l'apparition des premières rides, tel l'amateur pour qui la patine rend les bronzes plus aimables encore.*

*Ce que l'on aime, il faut le manger des yeux, comme à Londres, à la National Gallery, je dévore du regard le couple équivoque d'Arnolfini et de sa chaste épouse ; Art masculin ? Art féminin ? Je le préfère hermaphrodite afin que quiconque en est épris puisse mieux le (ou la) pénétrer.*



I

*Un caméléopard  
chez la Reine Elizabeth*



## LA CURIOSITÉ

Jusqu'à ce que Marie-Laure de Noailles, il y a des années de cela, me rendît visite, je n'avais jamais très bien discerné ce que pouvaient avoir de différent : amateurs, collectionneurs ou curieux. Je débutais alors dans la vie ; depuis peu, je vivais dans un joli appartement dans lequel Geffroy, le décorateur à la mode, après avoir consenti à jeter des grecques au plafond — c'était le bon ton —, après m'avoir conseillé pour l'acquisition de quelques meubles Directoire, après avoir saupoudré le consommé — en guise de poivre vert et de poivrons — de bibelots en malachite et en corail, sollicita de Marie-Laure de Noailles qu'elle vînt jeter un coup d'œil là-dessus. Point final d'une belle réussite parisienne, la visite de la Vicomtesse était, pour moi qui me piquais d'aimer le Beau, un événement aussi important qu'avait pu l'être celle du Grand Frédéric lorsqu'il s'en venait inspecter un des régiments de sa Garde. D'ailleurs, Marie-Laure avait un port royal, et sa démarche lente et assurée et ses cheveux un peu dépenaillés, longs, pas toujours bien rincés, qui encadraient un visage plus long encore, donnaient à son extérieur — qu'elle faisait précéder d'un abdomen proéminent — une tournure monarchique ; si bien que d'après ce que me rapportaient mes yeux atteints de myopie parisienne, cette étonnante personne, qui n'était pas non plus le contraire d'une belle mais qui, sans doute, était l'inverse d'une bête, aurait pu aussi bien être la reconstitution d'une de ces anciennes et grandes familles qui, vers 1690, pouvaient à tout moment s'adresser au souverain. Elle entra, lança un coup d'œil à droite, le temps d'avancer au cœur du salon, puis négligeant de regarder la gauche, comme si

elle avait déjà tout compris, jeta à la cantonade réduite à moi seul : très bien tout ça, bien mon petit. Elle tourna les talons. A peine la porte refermée, je l'entendis — elle parlait volontiers à l'octave en trop — tu vois Georges, cela aurait pu être curieux, malheureusement, comme si souvent, c'est trop propre !

Il est vrai que dans son hôtel de la place des Etats-Unis, en dépit du fait qu'une armée de dépoussiéreurs devait, chaque jour, effleurer toutes choses du plumeau, le temps entretenait cette indélébile crasse dont tout objet de bon ton aime à être revêtu ; qui ne manifeste du plaisir qu'à se retrouver là dans une belle maison fier d'exciter la jalousie de ceux qu'émerveilleront toujours : beauté, simplicité, excentricité et rareté. Tout cela disposé par la grâce fantaisiste de ceux qui savent, non seulement opter pour ces choses, mais les disposer aussi audacieusement. Un choix qui allait aussi bien des cartes postales épinglées sur le paravent qu'aux collages de Max Ernst et, dans la pièce avoisinante, Balthus sans gêne affrontait Goya ; comme ces porteuses de crinolines en saxe qui auraient dû mourir de peur à l'idée d'être piétinées par quelques satyres coulés dans le bronze il y a cinq siècles, dans l'atelier de Moderno et de Riccio. Et ce panneau de Gustave Moreau que j'aimais tant ; qui me rappelait qu'aux jeux de hasard, les petits-bourgeois devraient éviter de se mesurer avec les Vicomtes.

Il devait être trois heures trente. A la vieille galerie Charpentier, les enchères allaient — train omnibus — au rythme lent imprimé par un commissaire-priseur qui croyait toujours, comme ses confrères français, qu'en traînant le marteau on risque de recueillir une dernière enchère soufflée par le remords. On dispersait, ce jour-là, les restes glorieux de la collection Mante ; dans un instant, on allait mettre en vente un tableau de Gustave Moreau. A l'époque, nous étions fort peu à apprécier le maître de la rue de la Rochefoucauld. Du doigt on effleura mon épaule ; c'était Charles de Noailles.

Fichu ! et de sourire et de me souffler ! vous et moi sommes là pour la même chose ! n'est-ce pas ? Puis il ajouta : « Ne poussez pas ; inutile d'enrichir les grandes familles. Après, nous tirerons au sort... » Il leva le doigt. Je demandai à revoir le panneau. Le commissaire-priseur, qui connaissait mes goûts pour Gustave

Moreau, attendait que je bouscule le Vicomte. Je hochai la tête, non finalement, pas d'intérêt pour moi. A sept millions de l'époque, Noailles emportait le panneau ; à peine franchi le couloir, il sortit une pièce de sa poche. Pile ou face ? Je choisis le visage de la République, la pièce roula entre ses paumes ; il les écarta : c'était face ! j'ai gagné, me dit-il. Pas étonnant, je gagne toujours. De l'humour, le Vicomte en avait autant que la Vicomtesse avait de cartes postales sur ses panneaux.

Place des Etats-Unis, le mot même de collectionneur eût sonné de façon blasphématoire aux oreilles des maîtres de maison ; pourtant l'un et l'autre avaient en commun d'être le plus joli couple de curieux que la terre ait jamais abrité.

\*

A plusieurs reprises, après Juvénal et Martial, après Cicéron, après Regnard, après La Bruyère, le lecteur est conduit à penser qu'entre l'amateur, le collectionneur, le curieux, il n'y a rien de commun sinon une pulsion manifeste des hommes devant certains objets.

Et un bien plus vif amour pour les choses que pour les gens. Différencier le curieux du collectionneur — autant prétendre analyser ce qui distingue le funambule d'avec le banquier ! — sinon que le collectionneur s'apparente à une espèce obsessionnelle et boulimique qui entendrait détenir tout ce qui a été créé dans les limites de la discipline qu'il s'est fixée : timbres-poste, monnaies, oignons de tulipes, boules presse-papier ! n'importe quoi ! mais bornée par des extrémités de lui connues ; de la sorte, il aura constamment la vision du but à atteindre, une sorte de garde-fou. Comme ce philatéliste qui ne recherche que les tête-bêche de Napoléon III ou bien les enveloppes ballons oblitérées en 1870 lors du siège de Paris. Ainsi, le collectionneur — à la condition d'avoir de l'obstination, de la chance, de l'argent et une parfaite connaissance de la bande de terre à ratisser — devrait pouvoir réunir tout ce qui a pu être édité, ciselé, gravé, estampillé dans un laps de temps relativement court, celui de la durée de sa propre existence. Mais, à la vérité, souhaite-t-il parvenir à ses fins ? Réussir ! Il ne lui resterait alors que le

souvenir de quelques péripéties qui ont accompagné l'acquisition de ces pièces. A-t-il le goût des bilans, il pourra alors établir un catalogue ; à moins qu'il n'ait le courage, peut-être la sagesse, également une dose de masochisme, pour s'offrir cette fête ultime, qui consiste à tout disperser de son vivant ; de la sorte, son nom figurera sur la couverture du catalogue ; pierre tombale sous laquelle gisent les restes d'un obsessionnel.

L'amateur, plus soucieux d'harmonie que de rareté, ennemi de l'aventure, n'a guère à voir ni avec le collectionneur, ni avec le curieux ; pour un peu, comme les personnes comme il faut, il se méfierait des objets singuliers ; « distingué », il aime la marqueterie délicatement ouvragée, le bronze ciselé et doré à la feuille, mais entre tous, ce sont les paires qui l'enchantent : paires de consoles, paires de fauteuils ; le rêve ultime pourrait être cette commode de Dubois en acajou satiné soutenue par une armature de bronze métallisé, assortie de son double. Sage ! à peine a-t-il terminé l'arrangement de son appartement — il dira plus volontiers sa « maison » —, tout disposé harmonieusement, chassé la poussière, bien propre ! comme aurait dit la Vicomtesse, qu'il pourra s'éteindre satisfait.

Avec le curieux, l'analyse devient plus subtile ; et à tenter de la pousser un peu plus, on finit par découvrir que les objets ont chacun un langage et des messages qu'ils n'entendent délivrer qu'à un certain nombre. Un véritable curieux a une âme de célibataire d'où son peu de goût pour les familles d'objets. En revanche, il se penche sur les orphelins ; aventurier, naufrageur, il s'éprendra de glorieuses épaves et particulièrement celles qui ont servi pour quelques occasions hasardeuses : mappemondes, compas, sextants, boussoles le font rêver à Vasco de Gama, dagues et masques à Casanova. En visite chez le collectionneur, le curieux bâillera, il s'ennuie ; car il n'est pas amasseur ; il n'aura que faire de l'arme la plus rare, pourtant, il s'arrêtera devant le couteau de chasse de Louis XV, non parce qu'il est beau, mais parce qu'il a été empoigné par le joli Roi aussi amateur de dames que d'objets ; mais ce sera plutôt le canif de Damien, qui a servi à ce pauvre homme à taillader quelque peu le dos monarchique, qui retiendra sa curiosité ; non que le bonhomme soit fétichiste, s'il possède la boîte que Balzac fit ciseler pour mettre les lettres

d'amour qu'il espérait recevoir de Madame Hanska, ce n'est pas tellement en raison des mouvements du cœur de l'écrivain avec une fille d'Eve qui s'appelait « Eve », mais plutôt parce que cette boîte dessinée par le romancier, dans un style typiquement du temps, souligne ce goût qu'avaient, à cette époque, les gens pour les objets médiévaux. En fait, c'est un esprit tordu ! Si le mot de curieux était déjà employé du vivant de Mazarin c'est qu'il satisfaisait déjà tout un cercle d'hommes et de femmes qui regardaient les choses de l'art à travers des trous de serrure que chacun pouvait déverrouiller avec sa propre clef. Déjà à ces époques, on s'efforçait de différencier l'amateur, le collectionneur d'avec le curieux ; et par petites touches à la fois légères, subtiles et quelque peu perfides, La Bruyère entend nous donner sa définition : « La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce que l'on a et que les autres n'ont point ; ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est de mode ; ce n'est pas un amusement mais une passion et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. »

La Bruyère ne s'est-il pas là quelque peu fourvoyé ! et si ce n'était pas exactement le portrait du curieux qu'il nous donnait mais plutôt un fritto-misto de tous nos compères : personnages avides, légers qui se laissent porter par la mode, spéculateurs, ce qui n'est généralement pas le trait dominant du curieux que nous aimons. En 1538, Henri Estienne dans son dictionnaire précise qu'un curieux est : « ung homme curieux d'avoir ou sçavoir chose antique ». Cent cinquante ans plus tard, Furetière qui publie son dictionnaire ; il vit dans un monde où l'on est curieux de tout ; l'importance des rubriques consacrées au mot souligne l'intérêt qu'un bon nombre lui porte. *Curieux* : celui qui veut tout savoir, tout apprendre. *Curieux* : se dit en bonne part de celui qui a le plaisir et le désir d'apprendre, de voir les bonnes choses, les merveilles de l'art et de la nature. *Curieux* : se dit aussi de celui qui a ramassé les choses les plus rares, les plus belles et les plus extraordinaires qu'il a pu trouver, tant dans les arts que dans la nature. *Curieux* : se dit encore de la chose rare qui a été ramassée ou remarquée par l'homme *curieux*.

Et il continue : on appelle les sciences *curieuses*, celles qui sont connues de peu de personnes, qui ont des secrets particuliers, comme la chimie, une partie de l'optique qui fait voir des choses extraordinaires avec des miroirs et des lunettes et plusieurs vaines sciences où l'on pense voir l'avenir, comme l'astrologie judiciaire, la chiromancie, la géomancie et même on y joint la cabale, la magie, etc.

Suivant que l'on admette l'élément passionnel ou qu'on le récuse, le procès d'un Verrès sera toujours à refaire ; sans doute, ce propréteur de Sicile était une canaille doublée d'un tyran ; on l'accable à la barre du tribunal, les réquisitions de Cicéron furent sévères, mais de temps à autre, elles se faisaient moins vives, comme si derrière le Procureur se glissait le collectionneur, animé lui aussi par la passion pour les objets. Cicéron dit au Juge : « Les collections de Verrès sont admirables, ce qui n'empêche pas de réprover les moyens barbares qu'il n'a cessé d'employer pour les formes ; il n'est pas le seul, ainsi avons-nous vu, en pleine civilisation, des collectionneurs non moins éhontés user de procédés à peu près semblables. Si on devait alors trouver quelque excuse à Verrès, la passion vraie pour les œuvres d'art plaiderait en sa faveur. »

Le monde romain regorgeait déjà de curieux : Sylla, Lucullus, Pompée, César, Salluste, et ce Vindex propréteur de la Séquanais dont Stace rapporte que nul « ne peut lutter avec lui pour la sûreté du coup d'œil. Vindex connaît à fond les procédés de chaque artiste de l'Antiquité, et, quand l'œuvre n'est pas signée, il indique à quel maître elle appartient. Il vous précisera le bronze qui a coûté tant de veilles au savant Myron, le marbre que le ciseau de l'infatigable Praxitèle a fait vivre, l'ivoire poli par la main de Phidias ».

L'Eros de Martial, lui aussi, est un curieux fieffé qui « tire de gros soupirs du fond de sa poitrine, car il n'est pas assez riche pour emporter chez lui tout ce que contiennent les *septa* ». Parmi ces Romains épris d'objets, on trouve déjà spéculateurs et snobs ; des inquiets également tel le Lucilius de Juvénal qui exigeait que, nuit et jour, une cohorte d'esclaves veille le seau à la main, prête à éteindre l'incendie.

Mis à part quelques exceptions comme l'abbé Suger au

xii<sup>e</sup> siècle ou Jean de Berry au xv<sup>e</sup> siècle, les Français n'étaient guère amateurs, laissant volontiers à l'Eglise et aux princes ces plaisirs raffinés. Non qu'ils refusassent la beauté, témoin ces cathédrales et ces églises qui semblaient éclore au rythme des moissons, mais l'homme enrichi préférait laisser aux clercs ces occupations esthétiques. L'art à l'époque était plutôt affaire d'abbé, une denrée qui pourrait bien servir le jour du Jugement dernier. Regardez le chancelier Rolin portraituré par Van Eyck ; il est à genoux devant la Vierge. Qu'elle le presse, il donnera assez d'or pour permettre d'édifier une chapelle ; l'architecture il devait s'en moquer, pour lui l'important c'était le destin de son âme. La sauver ! car en ces matières de ce que nous nommons aujourd'hui la culture, les Français n'avaient pas, à l'époque, la meilleure réputation ; en 1580, Montaigne note dans son journal : « Les Français n'admettent que la seule noblesse des armes et méprisent souverainement le reste. De telle sorte que non seulement ils font fi des lettres, mais les abhorrent et considèrent les littérateurs comme les hommes les plus méprisables ; à ce point qu'à leur sens, c'est adresser une grande injure à un homme que de l'appeler clerc. » Pourtant, lorsque Montaigne écrit ces lignes, des choses ont changé depuis que Louis XII, puis François I<sup>er</sup> ont découvert les fastes de l'Italie et la passion de ses princes pour les arts. Les Français entrent à Parme, à Milan, à Rome, à Naples, en vainqueurs ou, au mieux, investis de ce que de nos jours on nommerait un fameux complexe de supériorité : les monuments, les sculptures, les tableaux, ils les regardent à peine, à la rigueur, ce seraient plutôt les jardins qui les émerveilleraient et surtout les femmes avec leurs parures superbes et extravagantes. Ils s'en retourneraient volontiers comme ils étaient venus si François I<sup>er</sup> et quelques hommes de sa suite — ecclésiastiques ou dignitaires —, investis de pouvoirs financiers, venaient de découvrir que les chefs-d'œuvre de l'art constituaient, pour les princes italiens, des parures inégalables. Alors, voilà que de l'histoire resurgissent des oubliettes de surprenants personnages, par exemple ces « Généraux » — ils étaient au nombre de quatre — qui, entre 1490 et 1530, eurent la charge de gérer les finances de la France. Ancêtres des Fermiers généraux du xviii<sup>e</sup> siècle, mêlant leur fortune à celle du

royaume, ces Duprat, ces Beaune, ces Boyer, ces Babou, petits-bourgeois d'origine canaille légalistes et des plus avisés, avaient rapidement compris que si la richesse engendrait le pouvoir, il était flatteur que celui-ci enfourche un beau cheval fastueusement caparaçonné. Et voilà nos trésoriers royaux chez le notaire à l'affût de beaux terrains, là, ils édifieront des demeures de Seigneurs, après quoi, pourvus de grades et de titre de noblesse, ils poseront sur le tout, faute de patine du temps, un peu d'essence de beauté.

Ce que l'on connaît de la vie de Jacques de Beaune « bourgeois marchand » est assez exemplaire, fils d'un homme déjà fortuné, fournisseur et prêteur de la Cour, il réussit en 1496 à obtenir la charge de la généralité des finances en Languedoc ; deux ans plus tard, il est à la tête de la mairie de Tours. En 1509, nous le retrouvons « Chevalier et Messire », et comme tel fait partie de la suite de Louis XII en Italie. Il a du goût, il le manifeste habilement et, de Gênes, il commande pour la ville de Beaune, son lieu natal, une superbe fontaine de marbre. En 1518, il reçoit notables et amis dans sa belle maison où rien ne manque, de la galerie à la chapelle. Ambitieux, parvenu, il obtient qu'on lui abandonne la Haute Justice à Montbazou avec le droit de « faire bastille et édifier chasteau et maison forte ». En 1515, François I<sup>er</sup> le fait Baron de Semblançay, mais à l'époque, on n'aime guère les barons qui trafiquent du crédit. Accusé de tenir par trop serré la bourse du Roi — à ne pas l'ouvrir à certains personnages haut placés on se fait des ennemis —, buridan trop richement harnaché entre les haines croisées de deux femmes : la Reine de France et sa belle-sœur Louise de Savoie, il y laissera sa vie. On le pendit. La nuit suivante, sa famille le décrocha pour lui donner une sépulture ; qu'importe, ses ennemis allèrent le chercher au tréfonds de la terre pour lui remettre la corde au cou. La petite histoire ne dit pas si le soir du supplice fleurit la sinistre racine de mandragore que rêvaient de posséder les amateurs de curiosités. Le cas de ce trésorier du Roi est exemplaire ; il est le prototype de ce genre d'hommes qui, pendant trois siècles, pour mieux assurer leur fortune, accaparent : titres, maisons et objets d'art.

Les trésors qu'ils aiment à acquérir, qui vont orner leurs



MAURICE RHEIMS

Pour l'amour de l'art...

Amateur ! Collectionneur ! Maurice Rheims est en réalité le plus fieffé des curieux ; magicien amoureux fou de toutes les choses de l'art, il est captivé tout autant par le climat historique, anecdotique, scientifique, moral, intellectuel qui leur a permis d'arriver jusqu'à nous malgré l'opacité du temps.

Sa passion s'exprime ici en neuf chapitres aussi brillants que pleins d'humour, ou bien riches d'informations extraordinaires. Ils sont consacrés successivement à *La Curiosité*, au *Créateur*, à *L'Anticomanie*, à *La Guerre*, à *La Table*, à *La Maladie*, à *La Mort*, à *L'Argent au Vrai et au Faux*. L'analyse d'un faux Vermeer, du portrait de Marat par David, d'une Madone de Raphaël, d'un Vlaminck suspecté par l'artiste lui-même, son expérience de commissaire-priseur, l'évolution de la Mode au long des siècles sont pour l'écrivain une source infinie de surprises tour à tour enthousiastes, graves, amusées dont chacun de ces textes communique au lecteur le merveilleux et vivant plaisir.

*nrf*



9 782070 701650



84-IV A70165 ISBN 2-07-070165-4

82 FF tc